RECIT

Lu dans la Séance du 16 Juillet 1789.

PAR M. MOUNIER.

Les Commissaires nommés par l'ASSEMBLÉE NATIONALE, pour contribuer au rétablissement du calme dans la Ville de Paris, sont partis hier de Versailles à trois heures après midi. Dans le lieu même de leur départ, les acclamations, les applaudissemens commencèrent, et dès ce moment ils ne cessèrent plus : pendant toute la route, le Peuple se rendoit en foule sur leur passage, les combloit de bénédictions, et se livroit à tous les transports de la plus vive alégresse. Les Militaires partageoient les mêmes sentimens. Officiers et Soldats, Étrangers et François, tous paroissoient animés du même esprit. Tous les regards exprimoient l'attendrissement ; toutes les bouches, le patriotisme et l'humanité. Nous marchions au milieu d'une foule immense, mais nous ne pouvions y avoir que des amis et des frères.

Entrés dans Paris, une brigade de Maréchaussée, des Gardes de la Prévôté et un

Trompette qui nous avoient joints sur la route, marchoient devant nous et annonçoient l'arrivée des Députés. Des Bourgeois armés, mêlés avec des Soldats, nous environnoient pour former notre cortège. Arrivés à la place de Louis XV, nous descendons de nos voitures. Une garde nombreuse nous escorte : un Peuple innombrable s'offre de tous côtés à nos regards. Les Bourgeois et les Soldats armés sont rangés en haie sur notre passage. Les Spectateurs tâchent de donner essor au sentiment qui les oppresse, par tous les signes de la plus vive affection. C'est pour eux une vive jouissance que de serrer les mains d'un Membre de l'Assemblée Nationale. L'air est incessamment frappé des applaudissemens, des cris de joie aux quels se joint le bruit des tambours et des instrumens de musique. Les Citoyens se félicitent, s'embrassent réciproquement. Tous les yeux sont mouillés de larmes : par tout se montre l'ivresse du sentiment. De toutes parts on s'écrie : vive la NATION, vive le ROI, vivent les Députés.

Jamais fête publique ne fut aussi belle, aussi touchante. Jamais on ne vit des mil-

lions de Citoyens se presser ainsi sur les pas de leurs Représentans, pour contempler, dans cette marche auguste et solemnelle, l'image de la liberté. L'Histoire n'offre point de pareil exemple ; l'Histoire ne parviendra jamais à retracer ce que nous avons vu, et sur-tout ce que nous avons senti.

Arrivés à l'Hôtel-de-Ville, quel beau spectacle se présente! La place est couverte d'une foule prodigieuse de Citoyens armés et non armés. Les mêmes acclamations que nous avions entendues sur notre passage, sont sans cesse répétées. Entrés dans la Salle principale, la foule est si nombreuse, elle est si transportée de joie, que le silence s'obtient avec peine. Enfin M. le Marquis de la Fayette annonce que le Roi est venu au milieu de l'Assemblée Nationale sans pompe, sans appareil. Il leur fait lecture du Discours que le Roi a prononcé : il leur rappelle les témoignages d'amour et de sensibilité donnés au Monarque par les Représentans de la Nation, et ce beau moment où Sa Majesté est retournée à pied au Château au milieu de l'Assemblée Nationale et des

habitans de Versailles, gardé par leur amour et leur inviolable fidélité.

On répond par de nombreux applaudissemens et des cris de VIVE LE ROI. Ensuite M. le Comte de Lally-Tollendal prend la parole. Après avoir donné au patriotisme, à la fermeté des Parisiens un juste tribut d'éloges ; après avoir exprimé la douleur qu'avoient éprouvée les Représentans de la Nation en apprenant les malheurs de la Capitale, après avoir décrit les scènes touchantes de Versailles, il parle de la liberté et de la Patrie ; il parle du ROI, de ses vertus, des devoirs des François avec un ton si noble, si propre à émouvoir, avec une éloquence si persuasive, que la foule des Auditeurs est entraînée, que l'ivresse est au comble. L'amour de la Patrie, l'amour du ROI exaltent toutes les ames. L'Orateur est pressé dans les bras de ceux qui l'entourent : une Couronne de fleurs lui est offerte ; sa modestie la repousse ; il en fait hommage à l'ASSEMBLÉE NATIONALE. Malgré ses efforts elle est placée sur sa tête. On veut ensuite le présenter au Peuple assemblé sur la place. Il résiste en-

vain, il est porté vers une fenêtre d'où il reçoit les applaudissemens du Peuple.

Après le Discours de M. de Lally-Tlolendal, M. l'Archevêque de Paris a fait de nouvelles exhortations pour le rétablissement de la paix, et proposé de se rendre à l'Eglise Notre-Dame pour offrir à Dieu des actions de grâces.

Le Président de l'Assemblée des Electeurs a prononcé un Discours qui respiroit le zèle et le patriotisme. Il a exhorté le Peuple à oublier tout ressentiment, et il en a reçu la promesse.

M. le Duc de Liancourt a annoncé que Sa Majesté autorisoit le rétablissement de la Milice Bourgeoise.

M. le Comte de Clermont-Tonnerre a parlé ensuite avec beaucoup de succès ; il a été fort applaudi.

On a déclaré à M. le Marquis de la Fayette qu'il étoit nommé Général de la Milice-Parisienne.

Le grand nombre de Citoyens qui remplissoient la Salle de l'Hôtel-de-Ville, conjuroient les Commissaires par les plus vives, les plus pressantes instances, de demander le retour de M. Necker. Ils ont exprimé le vœu de voir confier à M. Bailly la place de Maire

de la Ville. Cet excellent Citoyen, ainsi que M. l'Archevêque de Paris, ont reçu des témoignages bien flatteurs et bien mérités de l'affection et de l'estime des Parisiens.

Les Commissaires de l'Assemblée Nationale se sont mis ensuite en marche pour l'Eglise Notre-Dame, dans le même ordre. On a chanté le Te Deum, et on a fait prêter serment à M. de la Fayette, de remplir fidèlement les fonctions de Général. Le serment a été prêté au bruit du canon, des tambours, et d'une musique militaire.

Après le Te Deum les Commissaires se sont rendus chez M. l'Archevêque. A mesure qu'ils sortoient de l'Archevêché, ils étoient conduits par une Garde Bourgeoise au lieu de leur départ, et recevoient sur leur passage les honneurs militaires au milieu des acclamations des Citoyens.

Je dois ajouter que dans toutes les rues de Paris, comme dans la Salle de l'Hôtel-de-Ville, on demandoit à grands cris l'éloignement des nouveaux Ministres, et le retour de M. Necker. Les Habitans de Paris envioient le bonheur dont avoit joui l'Assemblée Nationale, et témoignoient le desir de voir leur

Monarque au milieu d'eux, comme nous l'avions eu au milieu de nous.

Ainsi, Paris va jouir des douceurs de la paix. La Milice Bourgeoise préviendra tous les désordres : elle sera commandée par un Héros dont le nom est cher à la liberté dans les deux Mondes, mais par un Héros François qui sait tout à la fois aimer son Prince et abhorrer l'esclavage.

Nous devons des regrets, sans doute, à tous les maux que la Capitale a soufferts. Puisse-t-elle ne jamais revoir les terribles momens où la Loi n'a plus d'empire ; mais puisse-t-elle ne plus éprouver le joug du despotisme ! Elle est digne de la Liberté ; elle la mérite par son courage et son énergie.

A qui peut-on reprocher le sang répandu? N'est-ce pas aux perfides Confeillers, qui ont pu surprendre la religion du Roi, jusqu'au point de faire interdire, par des Soldats, aux Représentans de la Nation, l'entrée du lieu ordinaire de leurs Séances, de transformer l'Assemblée Nationale en un Lit de justice; de rassembler ensuite à grands frais une armée, dans un moment où les finances sont dans le plus grand désordre, où l'on

éprouve une affreuse disette, de porter cette armée à Paris, à Versailles & dans les environs, d'alarmer ainsi le Peuple sur la sûreté personnelle de ses Représentans; de placer l'appareil de la guerre auprès du Sanctuaire de la Liberté, et d'éloigner des Ministres vertueux qui jouissoient de la confiance publique; d'intercepter le passage sur les routes de Paris à Versailles, et de traiter les sujets du Roi comme des ennemis de l'Etat.

Sans doute, il n'est aucun de nous qui n'eût desiré de prévenir par tous les moyens possibles les troubles de Paris; mais les ennemis de la Nation n'ont pas craint de les faire naître. Ces troubles vont cesser; la Constitution sera établie : elle nous consolera, elle consolera les Parisiens de tous les malheurs précédens; et parmi les actes du désespoir du Peuple, en pleurant sur la mort de plusieurs Citoyens, il sera peut-être difficile de résister à un sentiment de satisfaction, en voyant la destruction de la Bastille, où, sur les ruines de cette horrible prison du Despotime, s'élèvera bientôt, suivant le vœu des Citoyens de Paris, la statue d'un bon Roi, restaurateur de la liberté et du bonheur de la France.